

INTRODUCTION

La création de ce livre a commencé dans le cabinet d'optométrie du Dr Henry Oster, à Beverly Hills. J'étais l'un de ses nombreux patients, et un patient particulièrement pénible, pour tout dire.

Tandis qu'il me fabriquait paire de lunettes sur paire de lunettes, je trouvais toujours quelque chose à redire sur la correction. Si nous avions convenu que mon œil droit nécessitait un verre astigmaté selon un certain angle, lorsque les lunettes étaient prêtes, je déclarais vouloir quelque chose de légèrement différent. Finalement, désespéré, Henry me confia une vieille monture réservée aux tests, des lunettes bien étranges mais surtout réglables, qui me permettraient de changer l'orientation de mes verres autant que je le désirerais.

De simple patient, je suis vite devenu un ami. Je m'intéressais au fonctionnement de tout ce que je voyais, et Henry, doté d'un sens de la pédagogie naturel, aimait expliquer. Des rendez-vous qui auraient duré dix minutes avec un autre optométriste s'étaient parfois sur plusieurs heures durant lesquelles nous bavardions tandis que ses employés s'efforçaient tant bien que mal de ménager les nerfs des autres patients.

J'ai fini par me joindre à lui durant ses fameux déjeuners, en bas du cabinet, au Nibblers Restaurant sur Wilshire Boulevard, où il tenait salon à un défilé constamment renouvelé d'amis et de patients. Henry a vingt-cinq ans de plus que moi, mais son énergie et sa joie de vivre contagieuse me fascinaient.

Il semblait traiter chaque nouvelle journée comme un cadeau inattendu : il était déterminé à en profiter à cent pour cent, et à encourager ceux qui l'entouraient à l'imiter. Avec lui, on ne s'ennuyait jamais – et c'est toujours le cas à l'heure actuelle.

Un jour, alors qu'il essayait, avec un succès limité, de me mettre une énième paire de lentilles de contact, je notai un tatouage bleu noir usé et légèrement de travers, sur son avant-bras gauche.

B7648.

— Où avez-vous eu ça, Henry ? lui demandai-je.

Voici donc l'histoire de ce tatouage. Et de comment, contre toute logique, après avoir perdu presque tout ce qu'un être humain peut perdre, Henry Oster a survécu pour raconter cette histoire.

Dexter Ford,
Manhattan Beach, Californie,
Juillet 2014

UN PETIT ALLEMAND

Il y a bien longtemps, j'étais un petit allemand de cinq ans. Heinz Adolf Oster.

J'étais un garçon sage et bourré d'énergie doté d'une tignasse noire, d'une curiosité insatiable et d'une capacité très limitée à rester tranquille.

Dans l'un de mes plus vieux souvenirs, je longe les trottoirs bordés d'arbres de Cologne, cette cité allemande majestueuse et historique qui était la mienne, accompagnant mon père voter pour les élections nationales de 1933. C'étaient, bien sûr, les élections qui permettraient à Adolf Hitler et son Parti national-socialiste – les nazis – de prendre le pouvoir en Allemagne.

J'ignorais l'importance que revêtait cette journée, ou encore à quoi mèneraient ces élections. Personne ne le savait, probablement même pas Adolf Hitler lui-même. Mais je revois mon père – Hans Isidor Oster – me prendre la main tandis que nous quitions notre appartement, et me guider le long de la rue, en direction du bureau de vote.

Mon père était grand, sérieux, mince et respecté. Les gens dans la rue le reconnaissaient, lui souriaient, le saluaient d'un coup de chapeau. Ses amis s'accroupissaient pour me voir, moi, son fils, habillé comme le Petit Lord Fauntleroy, pour notre aventure. Je me souviens

qu'il fumait constamment des cigarettes – cela semblait le rendre plus impressionnant, plus mûr, plus important.

Sortir avec mon père, rien que tous les deux, était quelque chose d'assez rare pour être apprécié. Il gérait plusieurs petits magasins, et il était généralement très occupé, si bien que je passais beaucoup plus de temps avec ma mère qu'avec lui.

Après avoir quitté le bureau de vote, je me souviens qu'il m'emmena chez un confiseur pour m'offrir de la *schlagsahne* – de la crème fouettée à la vanille –, ce qui équivaldrait aujourd'hui à un passage chez le glacier. J'étais aux anges. C'était décidément une sacrée journée.

J'étais enfant unique. Je vivais avec ma mère et mon père dans cette ville cosmopolite et élégante de l'ouest de l'Allemagne. Cologne est connue pour son ancienne cathédrale gothique, le Dom, avec ses flèches jumelles toutes de pierre dentelée qui semblent s'élancer sur des kilomètres au-dessus de la ville.

Nous n'allions jamais dans ce Dom catholique, mais nous étions par-dessus tout une bonne famille allemande. Nous n'avions aucune raison de nous sentir moins allemands que n'importe qui d'autre. Mon père était un vétéran de l'armée allemande, la Wehrmacht. Il avait combattu durant la Grande Guerre – la Première Guerre mondiale –, comme des millions d'autres Allemands. Il y avait été blessé et portait une cicatrice sur la joue, là où un éclat d'obus l'avait touché lors d'un barrage d'artillerie. Il avait reçu la médaille de la bravoure. Il n'avait eu aucune raison de ne pas se battre pour défendre son pays, que celui-ci ait raison ou tort – de se battre pour sa patrie. Comme n'importe quel bon Allemand.

La seule chose qui était différente, chez nous, c'était que nous étions juifs. À l'époque, cela ne me tracassait pas telle-

ment. La seule chose qui me faisait noter une différence entre moi et les autres enfants allemands que je connaissais, c'était que j'accompagnais ma famille à la synagogue tous les vendredis soir, au lieu d'aller à l'église le dimanche. Et je fréquentais une école juive allemande, où on nous apprenait l'hébreu, en plus des matières habituelles. Mais je n'avais pas l'impression que nous étions différents, ni pires ni meilleurs, que n'importe quelle autre famille allemande.

C'était une vie normale, agréable. Je n'étais rien de plus qu'un petit Allemand plein d'entrain, avec une gentille famille, dans une ville allemande grouillante de vie. Mais quand Hitler et les nazis prirent le pouvoir – juste au moment où j'étais assez grand pour saisir ce qu'il se passait autour de moi –, tout commença à s'écrouler.



PHOTO : ARCHIVES D'HENRY OSTER.

Heinz (Henry) Oster, 5 ans, aux côtés de son père,
Hans Isidor Oster, à Cologne, Allemagne, 1933.

La première fois que je perçus que quelque chose n'allait pas – la première fois que je me sentis mis de côté, différent, persécuté –, ce fut lors de mon entrée à l'école, en 1934.

Comme n'importe quel autre enfant, j'avais peur et la boule au ventre. J'avais six ans, désormais, et je me lançais dans l'inconnu, quittant ma mère et mon père pour la première fois, que je sois prêt ou non.

Mes parents m'accompagnèrent jusqu'à l'école. Je tenais, très sérieusement, un petit cartable en cuir qui contenait une minuscule ardoise, un bout de craie attaché à une ficelle, ainsi qu'une éponge pour effacer. J'étais vêtu d'une culotte courte, de chaussettes montantes et d'un petit chapeau, comme un béret, qui m'identifiait en tant qu'élève de première année.

À l'image de tous les autres enfants, je portais un énorme cône en carton que mes parents m'avaient donné. On aurait dit un mégaphone ou un bonnet d'âne, et il était rempli de toutes sortes de choses merveilleuses : des bonbons et des petits jouets. C'était une tradition allemande que de charger les enfants, pour leur première journée d'école, de cette chose que nous appelions *Zuckertiüte*, ou « cône de sucre », afin que nous nous sentions plus à l'aise en pénétrant cet univers inconnu. Nous n'avions pas le droit de l'ouvrir – sur le dessus, du ruban adhésif rouge nous empêchait d'y glisser la main – jusqu'à notre retour à la maison. C'était une sorte de récompense, quelque chose dont se réjouir après cette rude épreuve. Le mien était presque aussi grand que moi ; c'était tout du moins l'impression que j'en avais.

Mais en sortant de l'école ce jour-là, armés de nos précieux cônes de sucre, nous fûmes attaqués par un groupe des Jeunesses hitlériennes, les *Deutsches*

Jungvolk et les Jungmädel. Leur grosse bande bruyante, formée de garçons et de filles pas beaucoup plus âgés que nous, nous attendait sur le trottoir, à la sortie. Ils étaient tous très fiers d'eux, habillés comme des petits scouts nazis.

Nous étions, pour notre part, terrorisés. Certains de mes camarades se mirent à pleurer. Nous n'étions que des enfants de six ans. Et voilà qu'après une rude première journée d'école, cette bande de nazis braillards nous agressait sans raison.

Mes parents – et tous les parents des autres petits Juifs – attendaient devant l'école afin de nous ramener à la maison. Mais ils ne pouvaient rien faire pour nous venir en aide. Ils avaient tous été dégagés du chemin par les chefs des Jeunesses hitlériennes, des adolescents et des jeunes adultes qui n'avaient peur de rien.

Je me rappelle avoir levé les yeux pour découvrir une marée d'uniformes et de visages furieux. Ces jeunes enragés avec leurs tours de cou nazis, affichant tous le même svastika contre leur gorge, nous hurlaient des injures et des railleries. Les garçons portaient des couteaux sur leur ceinture. Ce n'étaient que des enfants, entre dix et quatorze ans, mais chacun avait déjà son petit couteau.

Derrière, nous distinguons les organisateurs nazis, et les fiers parents des Jeunesses hitlériennes, qui nous toisaient, les bras croisés sur la poitrine. De toute évidence, regarder leur progéniture remettre les petits Juifs à la place qui était la leur n'était pas pour leur déplaire.

Les enfants se mirent à nous jeter des pierres. À nous frapper avec des bâtons. Nous n'avions d'autre choix que

d'affronter les coups pour leur échapper, pour retourner à nos parents et à notre sécurité.

Les Jeunesses hitlériennes prirent un soin tout particulier à attaquer nos *Zuckertüten*. Ils les rouaient de coups de bâton pour essayer de nous les faire lâcher. Quand l'un d'eux s'ouvrit, les enfants se ruèrent dessus pour voler nos bonbons et nos jouets.

Finalement, deux policiers de la ville, qui n'étaient pas nécessairement nazis à ce moment, vinrent mettre un terme à l'agression, nous laissant assez de temps et d'espace pour rejoindre enfin nos parents.



PHOTO : ARCHIVES D'HENRY OSTER.
Elisabeth Haas Oster et Heinz
(Henry) Oster, 1928.



PHOTO : ARCHIVES D'HENRY OSTER.
Heinz (Henry) Oster, 6 ans.
Cologne, Allemagne, 1934.

Aucun parmi nous ne fut sérieusement blessé – rien de plus que quelques égratignures, un peu de sang ici et là. Mais nous étions tous en état de choc.

J'étais parti à l'école, ce matin-là, le ventre noué à la fois par l'angoisse et l'excitation, curieux de voir comment je

me débrouillerais en classe. Mais quand je fus de retour chez moi, le monde était devenu bien plus sombre et bien plus dangereux. Ma vie ne serait plus jamais la même.



ILLUSTRATION : ARCHIVES DU CALVIN COLLEGE.

La propagande nazie visant les enfants allemands. Ceci est une illustration d'un livre jeunesse antisémite publié en Allemagne en 1936, Trau keinem Fuchs auf grüner Heid und keinem Jud auf seinem Eid (Ne te fie pas au renard des plaines, pas plus qu'au serment d'un Juif) qui encourageait les enfants allemands à ostraciser les enfants juifs des écoles. « Dehors, la race juive », dit le texte. Ce livre fut publié par l'influent nazi Julius Streicher et écrit par Elvira Bauer, étudiante allemande en arts de 18 ans.